

Atelier d'écriture, une pédagogie créative de l'écrit

JANE HERVÉ ET ANNE-MARIE LACAZE

Comment les jeunes de 16 - 20 ans d'INJS (Institut National des Jeunes Sourds) en plein émoi et refus adolescents peuvent-ils cesser d'être bloqués au fond d'eux-mêmes et développer leur aptitude à communiquer malgré les mots ou les syntaxes défailants? Comment les aider à diminuer leur appréhension face à l'écrit? Comment les inviter à la création littéraire et les pousser vers l'imaginaire, tout en affirmant leur individualité au cours d'un travail avec leurs camarades et non contre eux? Autant de questions - certes classiques - auxquelles les réponses ne sont ni évidentes, ni définitives, ni absolues.

L'institut a soutenu une initiative : l'atelier d'écriture. Les subventions de la Fondation Caisses d'épargne pour la solidarité - dans le cadre d'un projet global Surdité et illettrisme - et la médiation de la Maison des Écrivains ont permis de construire l'ossature économique du projet.

L'idée d'un atelier d'écriture est venue à Brigitte Baddi, professeure d'anglais à l'INJS, en accord avec sa complice Anne-Marie-Lacaze, professeure de français. Toutes deux ont contacté Jane Hervé, à la fois écrivaine ayant animé divers ateliers d'écriture et professeure de philosophie au lycée Rodin ayant enseigné à des jeunes sourds. Après quelques réunions, le trio enthousiaste a mis en place un projet d'accueil d'une dizaine de participants tout au long d'une année scolaire. Il ne restait plus qu'à passer à l'acte.

Lors du premier trimestre, à raison d'une séance par quinzaine, les jeunes ont découvert la magie des mots en travaillant individuellement. Ils ont fait des associations libres permettant de jongler d'un mot à l'autre, pratiqué l'écriture automatique au risque d'être surpris par la propre dérive de leur pensée. Ils ont découvert le jeu surréaliste des "cadavres exquis" qui nouent des liens entre des mots de hasard proposés par tous. Laisser libre cours au verbe a certes fait surgir les mots, mais parfois aussi les maux. Les jeunes ont interprété librement une carte postale, puis se sont amusés à rédiger une fiction née de la rencontre improvisée de deux cartes. Ils ont décrypté la démarche journalistique, observé quelqu'un ou une photographie de presse, raconté leurs rêves... Des séances intermédiaires de remédiation leur apprenaient à se comprendre et s'auto corriger, en assurant le travail impératif d'orthographe grammaticale, de grammaire, de conjugaison et les consultations de dic-

tionnaire pour la recherche du vocabulaire et de l'orthographe d'usage.

Chaque classe possède une personnalité de groupe qui se définit peu à peu et qui invite intuitivement à divers accommodements entre l'écrivaine et les professeures successives. Au fil des séances émerge une certaine tendance qui, gommant l'hétérogénéité du commencement, débouche sur le goût collectif affirmé d'un genre, du romanesque, du polar ou de l'aventure exotique...

Le deuxième et le troisième trimestres vont confirmer et exploiter cette orientation. Ce semestre est consacré à l'écriture proprement dite. Un personnage, une situation, une rencontre, une action naissent ex nihilo et constituent la matière de base vivante qui va orienter le récit. Le personnage fictif (jeune immigrée polonaise, adolescente des Caraïbes, jeune montagnarde...) est mis en situation ou en relation avec le monde; son entourage réagit, quelque obstacle vient contrarier les désirs jusqu'au meurtre... Tous les quinze jours, une nouvelle consigne est donnée pour stimuler, explorer, renouveler la narration ou enrichir une description.

En fin de séance, les textes produits sont lus publiquement par leurs auteurs (et traduits en langage des signes). Un résumé succinct est inscrit sur le paperboard. Un vote à la majorité (dont les enseignantes et l'écrivaine sont écartés) engendre le choix des événements constitutifs du récit : éruption volcanique, meurtre par ordinateur, disparition du père, recherche de la mère... Chaque nouvelle donne impose de nouvelles suggestions suivies de nouvelles consignes. Ces dernières font bouler de neige jusqu'à l'usure de l'histoire qui est l'annonciatrice de sa fin.

Plusieurs relectures et réécritures sont nécessaires. Celles-ci estompent les erreurs, les fausses pistes et homogénéisent le récit. Il advient en effet qu'un choix premier (d'humour farfelu) ne puisse être conservé ultérieurement, faute de continuité inventive du groupe. Il faut alors adapter l'ensemble de l'écrit (cohérence des personnages et cohésion du texte) et tenir compte des replis, des hésitations, des silences des jeunes créateurs afin d'offrir le même ton (dans ce cas moins drôlatique, hélas). Priorité est donc donnée à la globalité du récit de sorte qu'il prend une réelle consistance.

LES MOYENS D'ATTEINDRE CE BUT

L'émergence de chaque participant dans une histoire appartenant à tous est le plus grand de nos défis, réitéré lors de la prise en charge de chaque nouveau groupe. Cette entreprise, qui évolua sans se figer au fil de quatre années d'expérience, a poursuivi un objectif unique : ouvrir les portes du ghetto culturel où demeurent si souvent les jeunes sourds. Contraints par leurs capacités et moyens à vivre dans un univers essentiellement visuel, ils en entrouvrent rarement les portes pour s'initier à d'autres savoirs plus exigeants (car mis en mots et en phrases). Leur visuel conquérant s'est souvent substitué définitivement à l'acquis auditif, les ancrant et réduisant leur monde au réel tel qu'il est perçu. Rien n'est possible en termes créatifs tant qu'ils n'ont pas percé les murailles de cet emprisonnement inconscient. Et ce n'est pas la moindre des entreprises...

La démarche dynamique et ludique menée dans l'atelier d'écriture créative veut précisément identifier et utiliser leurs pouvoirs et forces déjà présents pour les affiner, les développer, les inviter à échapper au concret et découvrir, d'une certaine façon, les fastes de l'imaginaire libéré.

LES DIFFICULTÉS

Une telle ambition, puissamment partagée par l'écrivaine et les enseignantes successives soutenant ce projet*, veut muer secrètement en aptitudes un certain nombre de difficultés, voire de rejets ou d'obstacles. En déclinant celles-ci de la plus simple à la plus complexe, chacun réalise à quel point elles s'encastrent les unes dans les autres, à quel point l'autre est la cause ou la conséquence de l'une. En une seule année, l'écrivaine et surtout l'enseignante se battent simultanément sur tous les fronts (psychologique, linguistique, social...), apprivoisant l'un pour combattre l'autre.

1. La première de toutes les difficultés, originelle et probablement capitale, concerne la familiarité des mots. En évitant l'appréhension face à l'écrit, l'atelier casse une

certaine passivité pour libérer des mots qui giclent parfois à juste titre ou trompeusement.

De fait, le vocabulaire - jamais entendu donc ni imité ni enrichi - est particulièrement réduit. Pour ces élèves particuliers, il s'appuie sur les données du langage des signes qui traite surtout, dans l'urgence, le vécu quotidien et le concret. Les jeunes apprennent en tout premier lieu à mettre un (ou des) mot(s) sur leur ressenti (avec un poème ou une description), fondement souvent imaginaire de leurs récits ultérieurs. Pour soutenir cette reconquête des mots, la professeure de français recherche des synonymes autour d'un tronc commun lors des séances intermédiaires, retravaille le vocabulaire autour de thèmes cités (justice, police, santé, médecine...).

2. La seconde difficulté, qui en découle, est de plus grande ampleur. Elle concerne la construction des phrases. Comment avec si peu de mots élaborer une phrase ? Comment en construire une avec des subordonnées défaillantes (le "qui, que, dont, où" n'est pas inscrit sur l'objet vu) ? Comment échapper aux homonymes d'autant plus trompeurs que les jeunes ignorent tout de cette tromperie (le même mot peut avoir divers sens propres, parfois même un sens figuré). L'homophonie suscite des incompréhensions (choeur et cœur). Le travail en séance intermédiaire doit repositionner le savoir sur le "cœur" à la fois organe et sentiment ! Il invite à passer en revue diverses expressions (avoir un cœur de pierre ou des pincements au cœur, battre la chamade) pour les comprendre avant de les employer opportunément. Faire admettre le sens de diverses expressions relève d'une volonté pédagogique de chaque instant ("*j'ai vu rouge*" - marque de colère - n'a rien à voir avec "*être rouge comme une tomate*" - signe de timidité). La maîtrise impérative de telles significations permet de les inscrire ultérieurement dans un écrit littéraire. Une victoire, même provisoire. Les jeunes perçoivent ainsi les contraintes complexes d'une écriture qu'ils finissent par accepter avec plus ou moins d'enthousiasme ! Il reste toujours des fautes, des imprécisions, le texte en devenir est toujours à corriger, à peaufiner : un travail frustrant qui laisse toujours subsister quelque imperfection.

3. La troisième, encore plus large, consiste en la difficulté de construction d'une histoire mêlant rebondissements, conséquences, flashbacks, arguments variés ou différents points de vue. Cette scénarisation se constitue patiemment au cours de l'année scolaire, utilisant le travail passé et mémorisé pour le mettre au service d'une action à venir (ex : l'héroïne qui sauvera les touristes d'une éruption volcanique ne le fera que parce qu'elle se souvient des descriptions des grottes faites par son aieule). Elle impose un passage par l'imaginaire, parfois celui d'un autre jeune dont le texte a été choisi, mais qui reste à domestiquer par les autres car il résulte d'une sélection

à la majorité. Des rivalités intestines mêlent ainsi les choix créatifs à la personnalité même de ces écrivains en herbe. Le récit a parfois des ressorts secrets à valoriser : un accouchement des plus inquiétants avec scie et marteau révèle la seule incapacité du médecin à ouvrir sa mallette. Les forces inventives des uns ou des autres qui apparaissent se conjuguent et assurent la progression chapitre après chapitre.

4. La quatrième difficulté, encore plus globale, traite de la pénibilité abstractive. Tout surgissement d'un mot abstrait inconnu oblige à le présenter par un jeu de synonymes et une variété d'exemples concrets (ex : définir la "justice" impose de définir le pouvoir des tribunaux et les attributions des juges réunis par une quête égalitaire).

5. Ces quatre difficultés qui se croisent modulent nos interventions, imposant une souplesse qui cerne le manque de l'un (et cherche à le combler parfois à sa demande) et les richesses de l'autre (et cherche à les faire partager à ses compagnons de classe).

LES EFFETS

Au terme de cette aventure - certes modeste - renouvelée année après année, un constat s'impose. Les jeunes se sont d'abord découvert une capacité insoupçonnée, celle de pouvoir participer à une culture littéraire esquissée petit à petit et amenée au but proposé : l'écriture d'une nouvelle collective. Ce n'est pas la moindre des surprises pour eux qui avaient jusqu'alors vécu dans un monde à part, provisoirement sécurisant. Le surgissement de leur créativité méconnue et menée à terme les responsabilise en leur donnant une idée plus positive de leur être social.

Ils ont ensuite transformé leur langage, se préparant ainsi plaisamment à des besoins ultérieurs d'écriture à un(e) petit(e) ami(e), à des copains, à la famille avec les mots adéquats. Nombre de leurs mots ont cessé d'appartenir à l'inconnu pour se laisser apprivoiser dans une phrase correcte et porteuse de sens. Ils ont constitué et balisé ainsi un nouveau territoire dans le cadre inattendu de leur création (géographie des Alpes ou des Caraïbes, langage informatique, contexte des enfants nés sous X, etc.).

Ils ont fait l'apprentissage de la démocratie, parfois à leur insu. En effet, le rituel de déroulement des ateliers leur a imposé des gestes et des comportements inhabituels transcendant leurs faiblesses : la lecture publique de leurs écrits avec le ton (mis par l'enseignant mais difficilement perçu par les jeunes) en la traduisant en signes et en sons, le jugement de tous en terme de qualité, le choix des séquences retenues et leur intégration dans un récit à plusieurs esprits.

Leur travail personnel s'est fondu dans une démarche et une exigence collectives, les obligeant à reconnaître l'autre et les autres dans leurs volontés ou leurs oppositions. Il fallait braver le danger potentiel d'utiliser l'atelier comme exutoire à des problèmes individuels ou collectifs.

Certes, tout n'est pas rose. Les animatrices ont été tributaires des périodes de stage imposant des absences nécessaires, de la défection de quelques élèves réticents. Les classes ont souffert d'un réel manque de temps, tant au niveau de l'écriture individuelle que de sa réalisation collective et du suivi technique (saisie du texte, conception d'une maquette - J.Hervé et AM Lacaze - sous l'égide bienveillante de Michel Labergère, professeur technique de l'atelier des métiers graphiques de l'INJS). Une pluridisciplinarité efficace a cependant été instaurée lors de la finalisation de cette expérience avec cet atelier des métiers de la communication et des industries graphiques.

LE NOUVEAU JEUNE

Au fil des mois (une expérience a été menée deux ans de suite avec le même groupe), les jeunes deviennent plus autonomes, plus responsables en ayant subrepticement construit une personnalité collective. Ils maîtrisent mieux les outils écrits de communication et sont désormais susceptibles d'échanger et de susciter plus aisément l'intérêt d'autrui. Avec une nécessaire modestie, il n'est pas impossible de penser que ces jeunes ont repris confiance en eux et en leur capacité à dire et à inventer. Ils ont ainsi gagné en estime de soi, réalisant ce qu'ils croyaient jusqu'alors irréalisable. ❖

**B. Baddi passera le relais à Catherine Gérard*

Jane HERVÉ et Anne-Marie LACAZE
Enseignantes
INJS de Paris
254 rue Saint Jacques
75005 Paris